

étaient païens, les autres étaient chrétiens, et cinq familles chrétiennes s'y étaient réfugiées. A force d'instances, je parvins à lui faire tourner le cap vers le nord. Le voyage était long, et nous n'avions pas assez d'eau. Qu'importe ? On leva l'ancre et on hissa la voile, car on avait peur d'être arrêté. Nous ne pouvions aborder ni au Quang-Nam ni au Tu-Ngai pour prendre de l'eau. Nous eûmes donc à souffrir un peu de la soif jusqu'au soir du troisième jour où nous abordâmes une petite île pas loin de Tourane. Au-dessus de Tourane le vent fut contraire et je dus mettre huit jours pour aller de Gia-Hieu ou Tan-Quan jusqu'à Hué.

Ma mission à Hué n'ayant pas abouti, le 3 août, je revins à Thuan-an prendre le paquebot des Messageries et retourner à Qui-Nhon. Le 5, au matin, j'étais en face de mon district. Mes chrétientés brûlaient, je ne pouvais en douter... Les feux que l'on voyait tout le long du Binh-Dinh indiquaient bien que cette province était attaquée.

Mais, c'est surtout à Qui-Nhon où nous entrâmes vers quatre heures du soir que le spectacle était le plus horrible. Lang-Song et plusieurs chrétientés des environs étaient en feu, et la plage de Qui-Nhon était couverte de chrétiens qui avaient pu fuir devant les lettrés. Mgr Van Camelbeke et plusieurs confrères étaient au consulat. Oh ! quelle douleur de nous rencontrer dans des circonstances si navrantes ! Tout était perdu : c'en était fait de notre chère et belle mission du Binh-Dih. De tout mon district qui comptait près de 3,000 chrétiens, il y en a été sauvés à peine une centaine.

Nous reçûmes l'ordre de nous embarquer pour Saïgon, les PP. Dourisboure, Chambost, Lacassagne, Walfort et moi pour acheter du riz et des objets de première nécessité. Après avoir passé huit jours à Saïgon, je revins seul à Qui-Nhon avec le convoi de riz. Il était temps, car les 7 ou 8,000 chrétiens réfugiés à Qui-Nhon en étaient à leurs derniers grains.

Quand j'arrivai, Monseigneur et les confrères avaient déjà affrété le *Marie*, bateau allemand, pour transporter à Saïgon un millier de chrétiens ; le *Vivier* se disposait à partir pour les accompagner. J'arrivai le mercredi 19 août ; on n'avait aucune nouvelle des provinces du sud. Le Phu-Yen avait